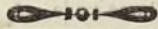


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — SILVÈRE, par madame LÉONIE D'AUNET (suite et fin). — VARIÉTÉS. — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

C'est une singulière saison que celle que nous avons cette année; tandis que l'almanach dit décembre, le thermomètre dit printemps; on ne sait auquel entendre et comment s'habiller. Les vêtements d'automne sont fanés, les habits d'hiver sont trop chauds et trop sombres pour ce ciel si clair et cette atmosphère si douce; il en résulte que les modes de cette année ont un cachet tout particulier, qu'elles comportent les éléments les plus divers, et feront époque, sinon école. Le bois de Boulogne est admirable de toilettes; de trois à quatre heures, il offre le spectacle d'un Longchamps quotidien auquel la saison rigoureuse pourra seule mettre un terme. Les étoffes claires, les chapeaux éclatants de fraîcheur, les manteaux de toutes nuances, y apparaissent en troupes diaprées, accompagnant les plus charmants visages; on ne sait à quelle admiration se vouer. Il y a quelques jours on y remarqua beaucoup madame de la Cer..., qui, quoique arrivée seulement de la veille, y portait une toilette délicieuse de nouveauté: sa robe, de satin gros bleu, était faite à deux jupes; sur la seconde s'espaçaient d'étroits montants de dentelle noire qui, partant de la ceinture, venaient former de chaque côté de la robe comme une sorte d'éventail. Ces montants étaient de deux formes et alternaient entre eux: l'un fait d'une barbe posée à plat, l'autre d'une ruche à la vieille, terminée par un pompon de dentelle. De chaque côté de la robe il y avait trois barbes et deux ruches qui, commençant par être courtes, s'allongeaient à mesure qu'elles s'éloignaient. Lorsque le cachemire de madame de la Cer...

s'entr'ouvrait, on apercevait son corsage sans basque, orné d'une berthe pointue très-haute, et entourée d'une ruche de dentelle noire; sa manche, à grand jockey pointu, était ornée de même. Le chapeau de la jeune femme, en velours épinglé blanc, n'avait d'autre ornement qu'un saule noué gracieusement, enroulé autour de la passe, et une petite résille mêlée de jais blanc posée sur le bavolet. Elle tenait ses petites mains dans un manchon de la plus belle hermine, plutôt par contenance que par nécessité, et les en ôtait fréquemment, ce qui permettait d'apercevoir les spirales de dentelles constellées de nœuds mignons qui entouraient ses bras. Un regard observateur pouvait facilement reconnaître le savoir-faire des fournisseurs habituels de la jeune élégante. Sa robe décelait bien le goût de la maison Fauvet; son chapeau, celui des demoiselles Romain; son manchon était trop beau pour n'avoir pas été choisi chez Franck Alexander, et ses manches trop gracieuses pour n'avoir pas été faites chez madame Payan. La jeune nièce de madame de la Cer..., qui l'accompagnait, n'était pas moins charmante dans sa simple robe de gros d'Écosse gris de fer ornée de quilles faites avec des résilles noires d'un losange tout nouveau; son chapeau de velours noir, dont la passe et le bord étaient couverts d'un velours épinglé des nuances les plus riches; sa casaque de velours, ajustée, bordée d'un simple et large biais de soie piquée, et ses lingeries plates couvertes de délicats dessins au plumetis, on reconnaissait dans cette simple et gracieuse toilette de jeune fille le cachet des excellentes maisons dont nous venons de parler.

Ne quittons ni les jeunes filles ni madame Payan sans décrire une nouveauté à peine éclosée, qui leur est dédiée par l'habile lingère, et aura sans doute cet hiver une vogue exceptionnelle, c'est le canezou montant *Dalila*, destiné aux grandes toilettes du jour ou aux petites toilettes du soir; le *Dalila* se fait le plus simplement du monde en tulle blanc; il est couvert de velours larges de moins d'un centimètre, et posés verticalement de manière que l'espace blanc ne soit pas plus large que le velours; les manches, demi-longues, sont couvertes des mêmes velours, dont les bouts traînants font comme une frange tout autour du canezou. Ce qu'il faut voir, c'est la coupe neuve et seyante de

ce nouveau modèle; il entoure le cou, il couvre la poitrine et le dos sur lesquels il forme une sorte de pèlerine pointue; des bouffants blancs descendant jusqu'aux poignets sortent des manches larges à velours, et se terminent par deux bouillons ornés de rubans. Pour les jeunes femmes, madame Payan reproduit ce charmant canezou en substituant des entre-deux de dentelle au tulle; elle l'exécute aussi en velours de toutes couleurs, et ainsi assorti à la robe il complète un ensemble de toilette délicieux; nous en ferons juger nos lectrices dans un de nos prochains numéros.

La maison Breteau se signale à l'ouverture de cette saison par le grand nombre de nouveautés qu'elle vient de créer; ses nœuds de crêpe et velours seront fort employés pour garnitures cette année, on peut le prédire après avoir vu combien a été admirée la robe que portait madame la comtesse de Castel.... mardi dernier au Théâtre-Italien; sa robe à trois jupes ouvertes en crêpe mauve avait pour agrafes des nœuds mauve, vert feuille de saule et noir, imitant une sorte de dahlias; le milieu du corsage portait un de ces nœuds très-gros et admirablement disposé; les manches, demi-courtes, étaient rattachées par des nœuds semblables de moindre dimension. Cette ornementation a été fort remarquée. La maison Breteau, qui est bien connue pour ses beaux assortiments de plumes et de marabouts, ne borne pas son ambition à monter de fort belles coiffures de grande toilette, elle fait aussi des ornements pour chapeaux qui ont une originalité charmante; ce sont des aigrettes disposées en touffes, des saules noués, légers comme des sylphes, des bouquets de fleurs de mauve en velours de plusieurs nuances, qui ont une grâce incomparable posés sur une des jolies formes des demoiselles Romain. La maison Breteau prépare de luxueuses coiffures, de splendides garnitures de robes de bal, pour les réunions qui vont bientôt commencer; nous les décrirons prochainement.

En cette saison, les préoccupations de la mode sont très-partagées avec celles que donnent à tout le monde le moment des étrennes; chacun cherche et invente. On est en travail de cadeaux, et le plus difficile pour bien des gens n'est pas d'acheter, mais de choisir. Une simple visite à l'*Escalier de cristal*, chez MM. Lahoche et Pannier, peut suffire à fixer toutes les incertitudes. Leurs vastes magasins contiennent à peu près tout ce qui peut plaire aux plus difficiles en objets de luxe de tout genre; des desserts en porcelaine ou en cristal montés en bronze doré d'une exécution admirable; des vases précieux en porcelaine de Chine, de Saxe, de Sèvres, ou en cristal; des coupes, des jardinières, des plateaux, des candélabres; depuis le service de table qui peut coûter trois ou quatre mille francs jusqu'au baguier ou au flacon le plus simple, on trouve tout dans cette succursale du palais d'Aladin qu'on nomme l'*Escalier de cristal*, tout, hors des objets de mauvais goût ou de mauvaise fabrication. Si l'on peut citer au milieu de tant de belles et précieuses choses, nous

parlerons des déjeuners de porcelaine de Sèvres, dont les peintures sont si exquises et les ornements d'or si gracieux, que chaque tasse est un objet d'art. Toutes ces jolies pièces, tasses, sucrier, théière, enfermées dans leur écrin de maroquin doublé de satin blanc, sont assurément le plus élégant et le plus agréable bijou d'intérieur que puisse recevoir une femme.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de gros d'Écosse violette des Alpes, à deux jupes couvertes de douze petits velours noirs. Manteau de velours noir garni de martre du Canada. Manchon pareil. Chapeau de velours épinglé blanc orné d'une plume-saule, et dessous de glands et d'une touffe d'azalées cerise. Col et manches de mousseline brodée. Gants de chevreau. Bottines de satin français.

Seconde toilette. — Manteau romain en drap-fourrure. Robe de reps mordoré à quilles d'application de velours. Chapeau de velours mauve orné de barbes de dentelle noire; dessous nœuds et violettes mauves. Lingerie plates. Gants de chevreau. Bottines de cuir verni et casimir noir.

SILVÈRE,

HISTOIRE D'UN DOMESTIQUE.

(SUITE ET FIN.)

Madame de Nestaing souscrivit à tout. Un moment elle avait cru impossible le renvoi de Silvère, et, en voyant son mari y consentir, elle fit bon marché des moyens à employer. Ceux-ci cependant lui parurent un peu sévères, quand le colonel lui annonça qu'il comptait sur elle pour l'aider dans l'honnête supercherie dont il voulait se servir pour éloigner Silvère.

Il ne s'agissait de rien moins que de feindre une ruine complète, de vendre les Ombelles, de diminuer le train de la maison, de renvoyer tous les domestiques, et enfin d'arriver de réforme en réforme à avouer à Silvère que la famille ne pouvait plus le garder.

Madame de Nestaing se rendit cependant, accepta le plan du colonel, et s'occupa immédiatement de son exécution.

Le mari et la femme gardèrent un consciencieux silence avec tout le monde : rien ne transpara de leur arrière-projet, et quand ils annoncèrent autour d'eux leur ruine inopinée, ce fut un concert universel de désolation. Silvère se trouva plus affecté que personne, et madame de Nestaing sentit comme une pointe de remords, lorsqu'elle fut témoin des larmes sincères versées par le pauvre homme sur ce malheur fictif.

En quelques semaines, ce séjour des Ombelles, d'ordinaire si gai, si animé, devint triste et solitaire comme toute maison sur laquelle la ruine a passé.

Les chevaux vendus, les domestiques congédiés, un homme d'affaires vint pour discuter avec le colonel du prix de la propriété.

Ce fut Silvère qui l'introduisit chez son maître, et il ne put retenir les marques de sa douleur en entendant M. de Nestaing traiter avec cet homme du prix de son mobilier.

Ce dernier détail l'acheva.

— Il est tout à fait ruiné ! pensa-t-il ; il vend jusqu'au mobilier. Hélas ! qu'allons-nous devenir ? C'est si triste la pauvreté pour qui ne l'a jamais connue.

Ces dernières mesures prises, M. de Nestaing fit appeler Silvère, et réunit tout son courage pour cette entrevue décisive.

Le vieillard arriva d'un pas encore hâté, quoique ses derniers chagrins l'eussent tout à coup vieilli de vingt ans : sa grande taille s'était comme affaissée, et un tremblement continu secouait sa tête blanche et ses mains ridées, naguère encore fortes et actives. M. de Nestaing fut frappé de ce changement, et il n'osa pas lui en demander la cause.

En entrant, Silvère déposa dans son chapeau une petite sacoche de grosse toile qu'il portait à la main, et se tint debout pour écouter son maître.

— Mon bon Silvère, lui dit le colonel, tu sais quel coup nous frappe, et quelles modifications profondes il m'oblige à introduire dans notre manière de vivre ; je suis ruiné, mon ami, tout à fait ruiné, et assez pauvre aujourd'hui pour ne pouvoir même plus avoir le droit d'habiter sous un toit à moi.

— Oui, je sais que monsieur va vendre les Ombelles, dit tristement le vieux serviteur, c'est bien dommage ! M. Paul s'y portait si bien !... Il s'était beaucoup fortifié ici !... Enfin, nous le soignerons de notre mieux ailleurs.

— Je vends les Ombelles en effet ; mais ce sacrifice ne suffit pas à ma mauvaise fortune. Je dois renoncer à avoir désormais un chez moi, même le plus modeste ; madame de Beaulieu, la mère de ma femme, nous offre un asile chez elle, et je suis contraint à l'accepter.

— Monsieur sera respecté comme il doit l'être dans la famille de madame, et d'ailleurs mes soins suppléeront, j'espère, à tout, et il ne regrettera pas ses habitudes.

— Hélas ! reprit le colonel, ce sont justement tes

soins qui me manqueront ; je ne puis t'emmener chez madame de Beaulieu, mon pauvre Silvère !

— Monsieur me renvoie, moi ! dit le vieillard d'une voix étouffée.

— Je ne te renvoie pas, mon vieil ami, nous nous séparons ; nous cédon à une cruelle nécessité, voilà tout.

— Est-ce à cause de l'argent que monsieur me renvoie ?

— A cause de l'argent, sans doute ; tu comprends, Silvère, que je ne puis plus payer tes bons services.

— N'est-ce que cela ? Oh ! je servirai de grand cœur, monsieur, sans gages, et même...

Silvère étendit la main vers son chapeau pour y prendre sa petite sacoche.

M. de Nestaing ne vit pas son geste, et pressé de terminer cet entretien pénible, il reprit :

— Je connais ton dévouement, mon ami, mais outre que je ne veux pas en abuser, je dois t'avouer que madame de Beaulieu ne nous permet pas d'amener de domestique chez elle.

— Mais je ne suis pas un domestique, moi ! s'écria le pauvre Silvère dont l'émotion allait croissant ; je suis un esclave, je suis un chien, je suis une chose à vous appartenant, je tiens bien peu de place, je n'ai pas d'exigences, la moindre nourriture me suffit. Oh ! monsieur, quand vous direz à madame de Beaulieu que son refus de me recevoir causera le désespoir d'un pauvre vieillard, elle consentira bien à me laisser occuper un grabat dans un coin de sa maison. Songez-y donc, monsieur, ajouta-t-il en s'attendrissant tout à fait, je ne vis que par votre famille, moi, je n'aime que vous : u monde, je ne saurais que devenir si vous me privez de vous voir, vous, madame, et mon enfant, mon Paul, que j'ai vu naître et qui m'aime tant. Oh ! n'aurez-vous pas pitié de votre pauvre Silvère, et pourrez-vous consentir à l'abandonner, vieux et misérable, après avoir accepté son affection et son dévouement pendant vingt ans ?

Le colonel crut voir une inquiétude d'avenir se révéler dans cette dernière phrase, et s'empressa d'ajouter :

— Ton avenir est assuré, mon bon Silvère, tu es à jamais à l'abri du besoin, j'avais placé sur ta tête des fonds qui heureusement n'ont pas été compris dans mon désastre, et une rente honorable te sera payée dès que tu auras choisi le lieu où tu veux te retirer.

— Vous me faites une rente ! dit sourdement Silvère, et moi qui venais vous offrir...

Il reposa dans son chapeau, avec un sourire amer, la petite bourse qu'il tenait depuis un moment et retournait dans ses mains d'un geste embarrassé.

Le colonel comprit la délicate intention de Silvère, et se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme ; il eut un mouvement irréflecti, et fut sur le point d'ouvrir ses bras au pauvre homme en lui avouant la vérité, mais avouer une partie de la vérité, c'était avouer qu'il la connais-

sait tout entière, et une pareille révélation pouvait porter le coup de la mort au malheureux Silvère.

En proie à mille anxiétés, le colonel garda un moment le silence; quand il se remit un peu, il vit le regard de Silvère fixé sur lui avec une singulière expression, il tressaillit et baissa les paupières devant ce regard aigu et froid comme une épée; il lui sembla que sa pensée intime était tout à coup fouillée et mise à jour par cette poignante interrogation.

— Comme cela, dit Silvère lentement, il est décidé que monsieur n'a veut plus de moi ni ici..., ni ailleurs?

— Je n'ai pas dit cela, Silvère, je t'expose ma situation, et je souffre, crois-le, tout le premier d'être obligé de me séparer de toi! Mais il le faut, mon ami, il le faut!

— Monsieur, reprit Silvère après un silence pendant lequel il sembla réfléchir profondément, pesez bien votre réponse, je vous prie : n'y a-t-il aucun moyen pour moi de pouvoir finir ma vie près de vous?

Le colonel eut le cœur serré du ton d'angoisse contenue qui avait passé dans la voix de Silvère en faisant cette question; il hésita avant de répondre; une sorte d'avertissement secret lui disait que ce qu'il allait dire ressemblait à une sentence; enfin il se rappela les émotions de madame de Nestaing, ses instances désolées; il se vit d'ailleurs trop avancé pour savoir comment revenir sur ses pas, et, réunissant toutes ses forces, il dit à Silvère sans oser le regarder :

— N'insiste pas, mon pauvre garçon, car, je te le répète, il n'y a aucun moyen d'empêcher cette séparation.

Silvère pâlit en écoutant son arrêt, et s'appuya sur le dossier d'un fauteuil comme si ses forces l'abandonnaient; il ne prononça pas un mot, leva un dernier regard sur le colonel, vit une larme trembler dans la moustache de son maître, fit un geste comme pour se jeter à ses genoux, mais tout à coup, contenant son émotion à grand-peine, il se précipita hors de l'appartement avec une violence de mouvement étrange chez un homme de son âge. Un désespoir profond venait d'entrer dans son cœur et lui prêtait son énergie. Nous sommes ainsi faits : la force qui ne manque jamais, c'est la force de souffrir; le ressort de la douleur ne se brise que le jour de la mort.

Cette exécution avait été aussi une dure épreuve pour le colonel, et, tout en ayant obéi à des scrupules de délicatesse, il éprouvait comme un remords de sa conduite avec Silvère. Les nouvelles preuves de désintéressement et d'affection que son pauvre domestique lui avait données, même dans cette dernière entrevue, lui revenaient à la mémoire comme autant de reproches de sa conscience. Madame de Nestaing fut inhabile à dissiper le nuage qui assombrissait le front de son mari. Elle eut beaucoup de peine à dissimuler sa satisfaction intime sous les préoccupations données par le prochain départ des Ombelles. Paul embarrassa beau-

coup son père et sa mère quand il leur demanda par quelle voiture partirait Silvère.

On n'avait pas encore osé lui dire qu'on n'emmènerait pas son vieil ami.

— Silvère viendra nous retrouver dans quelques jours, dit madame de Nestaing.

— Pourquoi ne l'emménons-nous pas, maman?

— La voiture est trop petite.

— Il peut monter sur le siège.

— Non, mon enfant, Silvère est trop vieux pour pouvoir voyager sur un siège dans cette saison où les nuits commencent à être humides.

— Eh bien, je sais un moyen de tout arranger : vous lui donnerez ma place dans la voiture, j'irai auprès du cocher; je suis jeune, moi, et pas frileux, vous le savez, maman.

— Paul, dit le colonel impatient de faire cesser ce petit colloque, vous ne monterez pas sur le siège; ce ne serait pas convenable.

— Je l'ai fait vingt fois! s'écria Paul.

Madame de Nestaing jeta un regard d'avertissement à son fils, et lui montra le front soucieux de son père.

Paul, sans comprendre, vit qu'il y avait du mécontentement dans l'air, et, avec cette philosophie des enfants qui leur conseille de fuir les orages qu'ils ne peuvent braver, il s'élança vers le perron, et disparut derrière les massifs du jardin en témoignant seulement son propre mécontentement par des coups furieux adressés avec une baguette aux plus belles fleurs des parterres.

Son père le regarda jusqu'à ce qu'il eût disparu, et dit ensuite :

— Paul a de l'irritation; comme il tient à Silvère!

— C'est un motif de plus pour l'en séparer promptement, observa judicieusement madame de Nestaing.

— Était-ce vraiment bien indispensable? demanda le colonel.

Sa femme le regarda avec étonnement.

— Vous doutez encore? demanda-t-elle; je vous croyais tout à fait rendu à mes raisonnements...

— Rendu, oui, dit M. de Nestaing; convaincu, non. Si vous l'aviez vu ce matin, le pauvre homme! Ah! il m'a fallu bien de la force pour aller jusqu'au bout, et j'ai peur que le cœur me manque au moment de lui dire adieu.

— Je serai là, dit madame de Nestaing avec fermeté.

Le colonel se tut, et se mit à se promener de long en large dans le salon.

C'était une triste soirée, une de ces premières soirées d'automne, où les habitudes de l'été encore conservées font paraître le changement de température doublement pénible. Il y a encore des fleurs dans les chemins, et on a froid; il n'y a pas de tapis sur les parquets, et les pieds sont glacés par des vents coulis; les portes-fenêtres sont imparfaitement closes; on est soi-même mal vêtu, dans des étoffes légères, encore suffi-

santes huit jours auparavant, et tout à coup devenues incommodes.

Ce joli château des Ombelles, naguère si confortable et si élégant, n'offrait plus à l'œil que des appartements ayant un air d'abandon et de désordre : des caisses, des paniers, des paquets de toutes sortes encombraient toutes les pièces, les meubles n'occupaient plus leurs places habituelles, les parquets disparaissaient sous le foin et le papier coupé qui venaient de servir aux emballages, et au milieu de tout cela les gens de la maison s'agitaient dans cette activité brouillonne qui précède les départs.

Le colonel, absorbé dans ses pensées, regardait sans les voir tous ces préparatifs, et son regard allait distrairement du salon bouleversé au jardin, dévasté en ce moment par un violent vent d'automne, qui arrachait les pétales des fleurs et les emportait avec le sable des allées et les tourbillons des feuilles mortes.

— Triste soirée ! dit-il en montrant à sa femme l'aspect désolé du jardin, et le ciel où couraient de grandes nuées lourdes.

— Il va pleuvoir, dit madame de Nestaing, et Paul qui ne revient pas !

— Il rentrera aux premières gouttes d'eau, soyez tranquille.

— Il va prendre froid, mon ami ; il n'a qu'une veste de nankin. Je vais envoyer Silvère le chercher.

— Silvère ! répéta le colonel. Il faut s'habituer à s'en passer, ajouta-t-il avec un soupir.

Madame de Nestaing rougit. L'habitude l'avait emporté sur la réflexion, et tout naturellement le nom de Silvère était venu sur ses lèvres à propos d'une sollicitude pour son fils.

— Je vais chercher Paul, reprit le colonel en voyant tomber quelques larges gouttes de pluie sur le perron.

Une voix enfantine le fit retourner comme il ouvrait la porte du jardin.

— Voici une lettre que j'apporte au colonel, dit cette voix sur ce ton important que les petits enfants prennent quand ils se croient utiles.

Le porteur de la lettre pouvait à bon droit se montrer fier d'avoir été pris pour messager ; cela n'avait pas dû lui arriver souvent. C'était un petit garçon de cinq à six ans, rose, joufflu, ébouriffé, un de ces marmots qu'on rencontre dans les villages, chaussés de sabots trop larges, armés de tartines formidables, jouant au seuil des portes, pêle-mêle avec des poules et des chiens maigres.

En ce moment il mordait dans la tartine traditionnelle, et tendait de sa main libre une lettre qu'il portait avec autant de respect qu'un cierge.

— Que veux-tu, mon enfant ? lui demanda madame de Nestaing.

— J'apporte une lettre pour le colonel, répéta l'enfant.

— Qui t'a remis cette lettre ?

— M. Silvère, madame.

— Donne, fit vivement le colonel en prenant la lettre.

— M. Silvère m'a rencontré comme j'allais pour me coucher chez ma grand'mère, vous savez, la Bellière qu'a sa maison derrière le clos Laurent, et alors il m'a dit : « Petit, tu retournes demain aux Ombelles, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur Silvère. — Eh bien, demain matin tu porteras cette lettre au colonel. » J'ai bien voulu. Mais voilà que grand'mère m'a dit de l'apporter tout de suite, et que madame me donnera deux sous pour ma peine ; alors j'ai venu.

Pendant que l'enfant racontait l'histoire de son message, le colonel ouvrait la lettre de Silvère, et tout à coup sa femme le vit pâlir, puis s'affaïsser sur un fauteuil et y rester sans mouvement. Elle se précipita vers lui, et saisissant la lettre qu'il venait de laisser glisser à ses pieds, elle la parcourut rapidement.

Voici ce que Silvère écrivait à son maître :

« Mon cher maître,

» Je viens vous délivrer des embarras où vous vous êtes mis volontairement pour me dissimuler le vrai motif de mon congé. Je sais quel est ce motif ; j'ai reconnu M. Perrin chez vous le premier jour où il y est venu, et, depuis ce moment-là, je puis dire que j'ai éprouvé le plus grand des supplices, par la pensée qu'il m'avait reconnu aussi. Mes craintes sont devenues des certitudes depuis notre conversation de ce matin ; je ne puis plus me faire d'illusion ni rien espérer. — Vous savez tout, et vous me chassez.

» J'ai cru un moment que vingt années d'honneur et de probité pourraient racheter à vos yeux un crime commis dans l'entraînement de la jeunesse, et où j'avais été poussé par la misère et les mauvais conseils ; je me suis trompé. On peut redevenir honnête homme, sans pour cela reconquérir sa place parmi les honnêtes gens. Il y a, il paraît, des taches impossibles à effacer, puisque vous n'avez pu me pardonner, vous qui m'aimiez cependant assez pour inventer cette délicate histoire de votre ruine plutôt que de me dire la vérité. J'ai été bien touché quand je l'ai compris ; et puis j'ai vu une larme dans vos yeux au moment où je vous quittais, et cela m'a payé de ma vie !...

» Maintenant je n'ai plus rien à faire en ce monde ; le repentir n'y sert à rien, on ne veut plus même de mon dévouement. Je vais aller demander à Dieu ce pardon que les hommes refusent toujours ; il sera, je l'espère, miséricordieux, car lui seul peut apprécier mes excuses et mes souffrances.

» Quant à vous, mon cher maître, j'ai une grâce à obtenir de vous avant de mourir. Je vous conjure de ne jamais dire à M. Paul la vérité sur mon compte ; il ne me regretterait plus, et la seule pensée douce que j'emporte, c'est que ce bon petit ange donnera quelques larmes à la mémoire du vieux compagnon de son enfance.

» Je meurs humblement, mon cher maître, votre reconnaissant

» SILVÈRE. »

— C'est horrible! s'écria madame de Nestaing après avoir lu.

— Je l'ai tué! dit sourdement le colonel en sortant de sa stupeur.

— Tout n'est peut-être pas désespéré, Henri. Ce pauvre homme voulait qu'on ne vous remit cette lettre que demain matin... L'enfant a fait du zèle. — Quand as-tu vu Silvère? dit madame de Nestaing au petit garçon. Y a-t-il longtemps?

— Non, madame, pas bien longtemps.

— Combien? Une heure?

— Ah! je ne sais pas compter l'heure, dit le petit.

— Cet enfant est stupide, nous n'en tirerons rien! s'écria le colonel, qui retrouva son énergie avec une pensée d'espérance; je vais moi-même voir, chercher...

— Allez, allez, mon ami, dit madame de Nestaing en suivant son mari jusque dans le vestibule, et Dieu fasse que vous le rameniez! Oh! se tuer! le malheureux!... ce serait pour moi un affreux remords!

La nuit était tout à fait venue, la pluie commençait à tomber sur les vitres avec bruit; le vent, s'engouffrant dans les corridors du château, faisait battre les portes, les persiennes et les fenêtres; un véritable ouragan éclatait sur les Ombelles, et ajoutait une sorte de terreur aux impressions douloureuses de M. et de madame de Nestaing.

— Où le chercher par ce temps? dit le colonel, c'est une véritable tourmente; je ne trouve même plus la porte du vestibule.

En effet, le vent venait d'éteindre la bougie que madame de Nestaing tenait à la main, et, quoique entièrement vitré, le vestibule se trouvait dans une obscurité complète.

Tout à coup la porte du jardin s'ouvrit avec fracas, et Paul, ruisselant d'eau et se soutenant à peine, vint se heurter contre son père.

— C'est toi, Paul? demanda le colonel.

L'enfant ne répondit pas, fit entendre un sourd gémissement, et tomba inanimé sur le marbre.

— Paul! grand Dieu! qu'as-tu? s'écria madame de Nestaing avec un accent déchirant, Paul! Paul!

A ses cris, un domestique accourut avec une lumière, et l'on resta saisi d'effroi en voyant Paul sans mouvement, pâle et couvert de fange, de vase, d'herbes aquatiques, de façon à ne pas faire douter qu'il ne fût tombé à l'eau.

Ce nouveau malheur domina chez le colonel le mouvement qui l'avait porté à courir à la recherche de Silvère; il crut son fils mort, et l'instinct paternel se fit seul écouter dans son cœur.

Madame de Nestaing ne prononça plus une parole, ne poussa plus un cri; la mère passionnée se révéla seulement par les gestes avec lesquels elle découvrit le visage de son fils, et chercha à retrouver ses traits

sous la couche de limon qui les recouvrait; puis elle posa la main sur le cœur de l'enfant, et pendant un moment s'abstint de respirer pour mieux l'interroger. Paul restait immobile et glacé, et l'on ne pouvait savoir si cet étrange état devait laisser de l'espoir pour sa vie.

Le père et la mère transportèrent le jeune garçon devant la cheminée de la cuisine, où brûlait un bon feu de branches; on déchira et coupa rapidement ses vêtements mouillés et collés à son corps; puis on l'enveloppa dans une couverture de laine, et sa mère lui fit de douces frictions sur le dos et la poitrine. Au bout de quelques instants ces soins réparateurs le rappelèrent à l'existence; il respira avec peine et sembla faire des efforts violents pour prononcer quelques paroles.

Mais la vie, suspendue tout à fait en lui pendant plus d'une demi-heure, ne lui revenait que peu à peu et imparfaitement, et sa volonté ne parvenait pas à dompter ses organes encore inertes.

— Tais-toi, lui dit sa mère, reste tranquille, tu es sauvé!

Et elle le couvrait en même temps de larmes et de baisers.

Le regard vague de Paul semblait chercher quelqu'un, et, pour la première fois, il ne rendit pas son étreinte à sa mère. Enfin il put articuler péniblement ces mots:

— Silvère..., là-bas... l'étang... Silvère! répéta-t-il.

Il ne put rien ajouter, ses forces l'abandonnèrent de nouveau.

— Eh bien! quoi, Silvère? dit madame de Nestaing penchée sur la tête de Paul.

Mais le pauvre enfant subissait une de ces rechutes d'accès si fréquentes dans les syncopes, et la voix de sa mère inintelligible se mêlait au bourdonnement assourdissant qui lui remplissait les oreilles.

Le colonel avait recueilli anxieusement les trois mots prononcés par son fils et la révélation qu'ils contenaient: Silvère s'était noyé, et Paul avait failli périr en voulant le sauver; tout s'éclaircit pour lui d'une lumière terrible.

Un mouvement spontané le fit s'élancer dans le jardin après les paroles de Paul. Silvère ne pouvait sans doute plus être sauvé, cependant une force intérieure le poussait à le chercher.

L'ouragan alors dans toute sa fureur et la nuit obscure rendaient très-difficile de se conduire, même avec une parfaite connaissance des lieux. Le colonel s'arrêta un moment, rappela à lui toutes les forces de son sang-froid, et, remerciant Dieu au fond du cœur de lui avoir conservé son enfant, il se dirigea vers l'étang d'un pas rapide.

L'étang des Ombelles, très-encaissé dans ses berges plantées de jeunes arbres, n'était pas d'un accès facile; on n'y arrivait que par deux allées creuses au-dessus desquelles le colonel avait fait jeter des ponts de bois d'une forme pittoresque. Il avait défendu au jardinier de régulariser ou d'aplanir les broussailles qui



772

LES MODES PARISIENNES.

Robes de la M^{me} Gagelin. Manteaux et fourrures de la M^{me} Durand. Chapeaux des
 Demoiselles Romain. Jupons de *Ayuntamiento de Madrid* Bouleau Gant et Parfums de Sager Laboullée. Merceries de la
 M^{me} à la Ville de Lyon.

croissaient autour de l'étang, voulant laisser à ce coin de son parc sa physionomie un peu sauvage; les grands roseaux, les joncs flexibles poussaient donc en liberté sur les bords un peu vaseux de l'étang, et de grands nénuphars y épanouissaient leur corolle d'or au milieu de leurs larges feuilles de satin vert. Quand le jour éclairait cette petite nappe d'eau dormante, rien n'était charmant à voir comme ses miroitements de moire, les ondulations de ses roseaux et ses vols de libellules vertes et bleues se balançant dans un rayon de soleil; mais la nuit l'étang devenait un lieu d'un aspect sombre et presque redoutable : les berges, broussailles, mousses, roseaux, confondus dans l'obscurité, se transformaient en autant d'apparences trompeuses qui pouvaient facilement entraîner le promeneur imprudent jusque dans les eaux perfides mêlées d'herbes d'où il était presque impossible de se tirer.

Le colonel, quoique familiarisé avec la géographie capricieuse des bords de l'étang, ne put cependant parvenir à retrouver une des allées qui devaient le conduire sûrement; troublé par son émotion, il avait pris à travers les taillis, croyant couper au plus court, et, comme il arrive toujours, son empressement même lui causa un retard dont les conséquences pouvaient être funestes.

Parvenu au bord de l'eau, il fut saisi de découragement : la nuit épaisse ne lui permettait de distinguer que le milieu de l'étang, brillant comme un miroir noir sous la lueur indécise des étoiles. Du reste, silence absolu; l'ouragan s'éteignait abattu par la pluie, et il n'entendait autour de lui que le crépitemment régulier des gouttes d'eau sur les feuilles. Il se jeta dans un petit batelet qui servait aux jeux de son fils, et, se saisissant d'une longue perche, il tenta de sonder l'étang. Pendant plus d'un quart d'heure il fit des prodiges d'énergie et d'adresse; une sorte de volonté désespérée centuplait ses forces. Il fit certes des miracles pendant ces quinze minutes, et Dieu, témoin de la sincère angoisse de son cœur, dut lui en tenir compte au tribunal où rien ne se perd.

Épuisé, et surtout convaincu de l'inutilité de ses recherches, il regagna le bord, sauta au milieu des roseaux, et tenta, en s'accrochant aux broussailles, d'atteindre le haut de la berge.

Tout à coup, il pousse un cri de surprise : ses mains ont rencontré une masse de vêtements mouillés; il tâte et sent un corps inerte céder au mouvement qu'il lui imprime; il se baisse, regarde, et ses yeux, habitués à l'ombre, distinguent la tête blanche de Silvère couché au milieu des hautes herbes.

Plus de doute : Paul a sauvé Silvère, il est revenu au château pour demander du secours, et là seulement son épuisement a trahi son courage, et il n'a pu achever son œuvre. Le colonel a compris en un instant ce qui a dû se passer; son âme s'emplit d'une indicible joie, qui succède à ses poignantes émotions. Il fait un nouvel appel à ses forces, qu'il croyait épuisées par le

désespoir; il en retrouve de nouvelles dans le bonheur; il charge sur ses épaules le corps de son vieux serviteur, et, léger comme à vingt ans, il revient à grands pas au château.

Pendant son absence, Paul avait été transporté dans le salon, où une boisson réconfortante, un bon feu, et une chaude robe de chambre avaient achevé sa guérison; seulement, inquiet de Silvère, il persistait à vouloir ressortir pour lui porter secours, et n'écoutait même plus la défense de madame de Nestaing, qui le menaçait de mort s'il s'exposait à l'air froid de la nuit dans l'état de faiblesse où il se trouvait encore.

L'entrée du colonel dans le salon mit fin à la discussion de la mère et du fils; Paul poussa un cri de joie en voyant Silvère dans les bras de son père, et en un instant le pauvre vieillard fut traité comme l'avait été Paul deux heures auparavant, et avec le même succès.

Quand il commença à reprendre ses sens, à ouvrir les yeux, qu'il vit le colonel lui tâtant le poulx, madame de Nestaing lui soutenant la tête, et Paul, *le bon petit ange*, comme il l'appelait, agenouillé devant lui, le regardant avec une inexprimable expression, où se mêlaient la tendresse et un doux orgueil du bien accompli, Silvère referma les yeux, et dit :

— Oh ! c'est le paradis, bien sûr !...

— Non, mon vieil ami, lui répondit le colonel, ce n'est pas le paradis, mais c'est déjà la justice. Vis ici, au milieu de nous, et oublie mes torts..... je te le demande.

— Vos torts, monsieur ? reprit Silvère.

— Tais-toi, lui dit Paul, tu t'expliqueras avec papa plus tard; maintenant tu es encore trop faible pour parler.

Et, comme pour l'obliger à obéir, le charmant enfant se jeta au cou de Silvère, et le tint embrassé, tout en laissant tomber sur son visage les larmes d'une douce émotion.

— Mon amie, dit à voix basse le colonel à sa femme en lui montrant le groupe de Paul et de Silvère, notre fils nous a sauvés d'un grand remords aujourd'hui, et donné un grand exemple.

— Lequel ? demanda madame de Nestaing.

— Il nous a appris à ne jamais rendre le mal pour le bien.

LÉONIE D'AUNET.

VARIÉTÉS.

GLACES ET MIROIRS OU L'ÉTAIN ET LE MERCURE SONT HEUREUSEMENT REMPLACÉS PAR L'ARGENT.

Si nous n'étions pas blasés sur tant de merveilleux phénomènes naturels, dès les premiers essais de nos yeux dans ce monde, quels cris de surprise et d'admi-

ration ne s'échapperaient pas de notre sein en voyant pour la première fois notre image, nos traits, notre personne tout entière, surgir instantanément devant nous avec une vérité frappante, et tous les êtres de la création multipliés ainsi comme par enchantement dès que nous abordons ce qu'on appelle un miroir, une glace, c'est-à-dire l'objet le plus simple, un morceau de verre frotté d'une substance métallique, un corps opaque, presque quelconque, à surface polie ! Combien nous paraîtrait prodigieux au premier abord ce brillant résultat de cette loi toute géométrique de l'éther, qu'en se réfléchissant les rayons lumineux font toujours un angle égal à leur angle d'incidence ! Ce curieux phénomène de l'apparition d'images vivantes derrière une glace serait certainement accueilli avec le même enthousiasme qui salua leur fixation graphique par la lumière elle-même, l'une des plus admirables découvertes de ce siècle, qui pourtant n'est qu'une conséquence, que le complément du phénomène primitif si peu prisé, et qui lui est conséquemment au fond inférieure.

Théâtre de maints brillants phénomènes de la lumière, le miroir n'est pas seulement un objet de toilette et de luxe, il a rendu les plus utiles services à la science, en concourant à nous révéler les lois de cet agent universel qui joue un si grand rôle dans la nature, et à nous faire faire dans l'espace les plus importantes découvertes. Une simple modification de forme suffit, comme on le sait, pour lui donner des propriétés fort différentes. Véristique dans les images des corps, tant que la surface reste plane, il cesse de l'être dès qu'elle change, et il ment alors effrontément, mensonge dont l'art n'a pas laissé de tirer un parti précieux. La forme est-elle convexe, tout ce qu'on y voit est amoindri, rapetissé ; l'homme important qui s'y mire n'a plus que la taille d'un nain. Le miroir revêt-il la forme sphérique concave, tout est amplifié et démesurément grandi ; la mouche qui passe semblera avoir la grosseur d'un aigle, le nain qui s'y regarde se croira un géant ; et l'illusion sera d'autant plus saisissante que les images apparaîtront avec un plus grand éclat, comme cela doit être dans les miroirs à l'argent. Mais, sans parler de ces apparitions fantastiques effrayantes qui se précipitent des appareils optiques sur les spectateurs, tout ne se borne pas là. Le miroir concave peut, au besoin, à l'aide seulement des rayons solaires, être pour nous à son foyer une source puissante de chaleur et de lumière, au point d'incendier à distance les corps combustibles et les navires. Tourne-t-on contre le ciel ce même miroir concave, convenablement modifié, placé au fond d'un long tube, devenu un œil monstre, il plonge dans l'immensité, fouille l'invisible et nous dévoile les mondes.

Historique des miroirs.

Si depuis bien des siècles le phénomène en question n'est pour nous qu'un fait vulgaire, comme le chène

géant sorti d'une chétive graine, ou comme le lever, chaque matin, du soleil, les objets, petits ou grands, qui mettent si facilement sous nos yeux nos figures ont toujours été fort recherchés, fort prisés, fort caressés par les jolis minois de tous les pays quelque peu civilisés, et même par ceux qui ne le sont guère. Avec quel empressement et quel plaisir les dames d'Athènes et de Rome faisaient usage de petits miroirs ovalaires de métal poli ou d'obsidienne (produit volcanique), les seules glaces qu'elles connurent pendant longtemps ! Ils étaient enrichis de pierres précieuses et de diamants ; elles en décoraient avec profusion les lambris de leurs appartements et divers vases à leur usage ; des esclaves étaient chargés d'en avoir soin et de les tenir sous l'angle convenable devant leurs maîtresses pendant l'œuvre importante de la toilette.

L'origine des miroirs est toutefois bien humble et remonte nécessairement à la plus haute antiquité. La première jeune fille qui en se penchant sur le bassin d'une fontaine pour y puiser de l'eau, y remarqua les linéaments de sa figure, fit cette brillante découverte. Longtemps, dans certains pays de montagnes, les bergères n'eurent et n'ont aujourd'hui encore d'autre moyen de contrôler leurs atours et d'admirer leurs charmes.

Bien que le verre paraisse avoir été connu dès les plus anciens temps, ses applications et ses usages ont été assez lents à s'établir. Les Romains n'ont pas eu connaissance de nos miroirs ni de nos glaces étamées, ni même des vitres, si ce n'est pour ces dernières vers le troisième siècle de notre ère. Ils n'avaient en leur possession, comme nous l'avons dit, que des miroirs purement métalliques, plus ou moins oxydables, mais qui, pour les études de précision, ont l'avantage de ne donner qu'une image.

La substance la plus usitée pour la confection de ces objets de toilette était chez eux le bronze, et de préférence, plus tard, le métal qui présente avec un poli parfait la plus grande blancheur et le plus vif éclat, savoir l'argent. Leur discernement les avait bien conduits à cet égard. L'argent est d'un blanc plus pur que le mercure, et est bien plus propre, sous d'autres rapports, à fournir l'élément principal de ces sortes d'objets.

Mais les miroirs d'argent des anciens, auxquels succédèrent bientôt chez les riches des miroirs d'or, consistaient seulement en une simple lame d'argent bien polie, toute nue, exposée conséquemment à l'action plus ou moins altérante des vapeurs que peut renfermer l'air, telles que les vapeurs sulfureuses, etc., et ils ne devaient pas tarder de descendre dans les mains des classes inférieures et des esclaves.

Ce n'est que plus tard, aux premiers temps à peu près du moyen âge, que, la verrerie se perfectionnant, les miroirs prirent un plus grand développement, qu'ils reçurent l'étamage au mercure et à l'étain, et arrivèrent bientôt aux dimensions des glaces.

S'inspirant d'une idée juste des anciens, en la modifiant d'après les enseignements de l'expérience, l'industrie moderne vient de rendre à ce brillant métal sa suprématie dans le boudoir, comme il l'a, à un autre titre, dans les affaires. Pour cela, il fallait simplement le saisir à l'état naissant, dans toute sa pureté primitive, et l'enfermer aussitôt entre deux couches protectrices inaccessibles aux atteintes du dehors, dont l'une est d'une diaphanéité parfaite, le cristal, et l'autre une couche solide de peinture à l'huile ou une lame galvanoplastique de cuivre. En d'autres termes, il fallait substituer, à la couche d'amalgame d'étain sur la glace, de l'argent pur, précipité et revivifié à l'instant même d'un sel argentifère par un agent énergique approprié, etc. C'est ce qu'a fait avec le plus grand succès, tout l'annonce, M. Petitjean, dont M. Brossette exploite à Paris le brevet sur une grande échelle, ainsi que le font MM. Petitjean et Co, à Bruxelles; à Londres, par MM. Suwburn et Co; à Genève, par MM. Goagg et Hanouer.

BLANCHARD.

PETIT COURRIER.

* La *Fille du millionnaire* sera-t-elle représentée au Théâtre-Français? Voilà la question que l'on s'adresse depuis quelque temps.

Il paraît que, jusqu'à présent, ce qui empêche que cette pièce soit représentée, c'est qu'on ne trouve pas une actrice à qui l'on puisse confier un des rôles principaux.

M. de Girardin devait lire sa pièce chez le prince Bonaparte. Ses amis lui ont conseillé de n'en rien faire. Ils lui ont fait comprendre que sa pièce serait ainsi connue par les analyses verbales qui en seraient faites, et critiquée d'après ces comptes rendus d'une exactitude douteuse et d'une bienveillance problématique. M. de Girardin s'est rendu à ces avis et n'a pas lu sa pièce.

Nous n'avons donc nullement la prétention de la connaître, et nous nous garderons bien d'en essayer une analyse qui serait nécessairement inexacte.

Nous dirons seulement quelques mots pour faire comprendre la difficulté de trouver une actrice pour le rôle dont nous parlons.

Lorsque, en 1774, d'Allainval écrivait sa jolie comédie de l'*École des bourgeois*, la noblesse ne gouvernait pas, mais elle régnait, elle formait une classe privilégiée, et, malgré les vices et les fautes des grands seigneurs, on les respectait encore. On respectait même leurs vices charmants, qu'eux seuls savaient avoir, et que les parvenus de la finance cherchaient

grossièrement à singer; l'impertinence, l'étourderie, le libertinage, la dissipation, la magnificence, étaient des vices privilégiés des grands seigneurs, vices dont on leur tenait plus de compte, et qui les distinguaient mieux que les vertus de quelques-uns et le courage de tous. Aussi le marquis de Moncade, malgré son impertinence et ses vices, a-t-il le beau rôle dans la comédie de d'Allainval, et tout le ridicule retombe-t-il sur madame Abraham, sur Benjamine et sur M. Matthieu.

Aujourd'hui que les privilèges de la noblesse n'existent plus, aujourd'hui que la noblesse n'est plus et ne peut plus être dans nos lois, aujourd'hui qu'elle s'efface même peu à peu de nos mœurs, les rôles sont intervertis, et l'*École des bourgeois* n'est plus à faire, bien que M. Émile Augier l'ait recommencée dans le *Gendre de M. Poirier*. C'est presque l'école de la noblesse qu'a faite M. de Girardin, cherchant à réhabiliter l'argent, la spéculation intelligente et loyale, en donnant le beau rôle aux écus idéalisés dans la *Fille du millionnaire*.

D'un autre côté, c'est une sorte d'anachronisme que d'attaquer la noblesse vaincue, la noblesse qui maintenant doit être respectée pour sa valeur historique, pour son esprit, pour le sentiment de sa dignité, pour ses grandes manières, de même qu'on respecte, qu'on classe, qu'on étiquette et qu'on range soigneusement dans des armoires de Boule, les vieux bronzes, les émaux de Limoges, les pâtes tendres de Sèvres, tous ces chefs-d'œuvre aristocratiques de l'art, précieux pour l'histoire et précieux par la merveilleuse élégance de la forme, et que n'éclipseront jamais les utiles produits de l'industrie.

Or, dans la pièce de M. Émile de Girardin, un des rôles les plus caractérisés, les mieux composés, dit-on, c'est celui d'une grande dame, d'une vraie grande dame du vrai faubourg Saint-Germain, laquelle veut marier son fils à la fille du millionnaire, et qui, pour atteindre son but, ne recule devant aucune rouerie, devant aucune avance, devant aucun moyen. Ce rôle, il faut le jouer avec une rare distinction pour le sauver.

M. de Girardin a trop d'esprit pour avoir voulu imiter le grand seigneur au bourgeois à la façon des mélodrames vulgaires. Il ne faut donc pas que sa grande dame soit une grande dame à la façon de ces messieurs du boulevard du Crime. Il faut que sa grande dame soit intrigante, avide, ambitieuse, qu'elle descende, au besoin, jusqu'à la bassesse; mais il faut que la forme sauve le fond; il faut qu'elle ait cette franchise de ton, cette aisance d'allures, ce parfum d'esprit, de noblesse, de sentiments vrais, qui caractérisaient la femme de cour d'autrefois; il faut qu'elle sache se faire respecter sans tenir personne à distance; il faut qu'elle ait beaucoup d'esprit; il faut qu'elle aime le bon mot, le trait rapide et sûr; il faut, tout en calculant comme un usurier, tout en n'envisageant que le côté positif et sonnant de l'affaire, qu'elle semble obéir à un entraînement vers le plaisir, qu'elle paraisse prendre les choses humaines par le côté brillant et avenant; il faut encore

qu'elle soit bien de notre temps, et cependant qu'elle ait si grand air qu'elle semble sortir de chez le roi pour aller souper avec madame de Chevreuse ou mademoiselle de Rohan.

Il faut.. que ne faut-il pas encore?... il faut tant de choses, que si on attend pour jouer la *Fille du millionnaire* que l'on ait trouvé une actrice capable de porter ce rôle de grande dame, la *Fille du millionnaire* court grand risque de ne pas être jouée.

PAUL D'IVOY.

* La bénédiction et l'inauguration de l'église Sainte-Clotilde, la nouvelle paroisse du dixième arrondissement, ont eu lieu samedi, à deux heures, avec une grande solennité. Dans le jardin qui se développe en avant de l'édifice s'élevaient quatre mâts portant des oriflammes et des trophées. Le porche de l'église était décoré de guirlandes de fleurs et de riches tentures aux armes de Mgr le cardinal-archevêque de Paris. Le prélat, assisté de ses vicaires généraux et archidiacons, des membres du chapitre métropolitain, et d'un nombreux clergé appartenant aux différentes paroisses de la ville et de la banlieue de Paris, présidait à la cérémonie.

Après les prières prescrites par la liturgie catholique pour la bénédiction d'une église, le public s'est porté en foule dans l'intérieur de l'édifice. L'aspect général en est satisfaisant, bien que l'ornementation n'en soit pas encore complète. Les statues, les bas-reliefs, tout le mobilier de l'édifice, ainsi que les vitraux qui entrent pour une grande part dans la décoration, ont été traités avec beaucoup de soin et une grande fidélité archéologique. La construction de l'église Sainte-Clotilde avait été autorisée par une délibération du conseil municipal, en date du 16 février 1827. Cette délibération resta sans effet pendant près de vingt années, et le projet ne fut repris qu'en 1845.

L'édifice, commencé au mois de septembre 1846, a subi plusieurs modifications dans son plan primitif. Élevé d'après les dessins et sous la direction de M. Gau, architecte, il a été achevé, après sa mort, par M. T. Ballu. Le curé de Notre-Dame de l'Abbaye-aux-Bois, M. l'abbé Hamelin, a été nommé par l'autorité diocésaine à la cure de Sainte-Clotilde. Les deux succursales de l'Abbaye-aux-Bois et de Sainte-Valère vont être immédiatement fermées, en vertu de la nouvelle circonscription des paroisses de Paris.

* On lit dans le *Moniteur* :

« Une canne fort curieuse vient d'être offerte à S. A. I. le prince Napoléon par M. le docteur Galezowski, président du conseil d'administration de l'école polonaise des Batignolles.

» Cette canne, faite d'un seul morceau d'ivoire, a été achetée à Paris, il y a de longues années, et emportée en Lithuanie par un Polonais, M. Stanislas Ratynski, qui la donna en cadeau à M. Georges Kobylinski, secrétaire de la chambre de la noblesse du gouvernement de Minsk, connu par son goût pour les curiosités his-

toriques, et possesseur d'une collection assez rare en ce genre.

» En se promenant dernièrement à Minsk avec M. Otto Horwalt, maréchal de la noblesse du gouvernement de Minsk, M. Kobylinski laissa par mégarde tomber cette canne qu'il portait à la main. Elle se brisa, et il en sortit un petit rouleau de papier contenant, sur la famille de l'empereur Napoléon, une sorte de prophétie patriotique que les événements ont réalisée. Ce billet, daté du 22 août 1815, jour de la mort du colonel la Bédoyère, est ainsi conçu :

« L'an de grâce 1815, et le 21^e du règne de Louis XVIII, » cette canne est venue chez M. Lepage, arquebusier » de l'empereur Napoléon le Grand, qui, quoique ab- » sent pour la deuxième fois, pourra reparaitre encore » dans sa race noble et inextinguible. Malheur à ceux » qui osent dénigrer ce grand homme, qui eut ses torts » sans doute !

» La Bédoyère est mort. Son sang crie vengeance !

» Ce 22 août 1815.

» LEPAGE.

» Louis le Désiré régnera encore 21 ans à sa ma- » nière. »

» M. Otto Horwalt, témoin du fait, a rapporté cette canne à Paris, et elle a été, ainsi que nous l'avons dit plus haut, offerte à S. A. I. le prince Napoléon, il y a peu de jours. »

* Le *Court Circular* donne les détails suivants sur la réception à Windsor de l'ambassade siamoise :

« La reine a reçu officiellement à Windsor l'ambassadeur des rois de Siam.

» Phya-Mentri-Suriywanse et Chan-Mun-Sarbeddh-Bharti, sont les représentants du 1^{er} roi, et Cha-Mun-Mondis-Bidarhs est le représentant du 2^e roi de Siam.

» Ils étaient accompagnés de Cha-Mun-Rajamate et Naï-Bichar-Sarabakich, officiers chargés de la garde des présents ; de Rajoday, interprète, et des capitaines Achune et Duc.

» Hhya-Montri-Suriywanse portait les lettres autographes des deux rois écrites en or.

» Les présents avaient été placés dans la salle du Trône, où la réception s'est faite. Ils se composent des objets suivants :

» Une couronne orientale d'or et d'émail enrichie de diamants, d'émeraudes et de rubis ;

» Une étoile énorme en diamants ;

» Un collier d'or richement orné de rubis ;

» Un anneau massif monté en diamants, et orné de magnifiques pierres précieuses ;

» Une ceinture d'or enrichie de rubis ;

» Un trône ;

» Une écaille blanche d'un prix inestimable, montée en pierres précieuses innombrables ;

» Une tasse et sa soucoupe en agate ;

» Un riche palanquin ;

» Une admirable selle de cheval et la bride ;

» De nombreux parasols richement brodés en or;
 » Des boîtes et des coupes en or massif;
 » Des salières d'argent bordées d'or ciselé;
 » Un tambour en métal;
 » Et une quantité considérable d'autres articles rares ou précieux par le travail, ainsi qu'un tableau représentant la cour des rois de Siam.

» Les ambassadeurs ayant été introduits, Phya-Mantri-Suriywanse a prononcé un discours dans le style oriental, pour présenter ses hommages à la reine, et a remis les lettres autographes des rois de Siam.

» La reine a répondu gracieusement à ce discours, et, à la fin de l'audience, les ambassadeurs et leur suite ont pris part à une collation préparée pour eux dans la galerie Waterloo. »

* La neige vient de faire son apparition sur plusieurs points de la France.

Le 25 novembre, elle est tombée pour la première fois de l'année dans les Cévennes.

Le *Courrier du Bas-Rhin* du 28 annonce que ce matin, en s'éveillant, les habitants de Strasbourg ont trouvé leurs toits couverts de neige.

* On lit dans le *Moniteur du Loiret* du 29 novembre :

« La première neige de l'hiver est tombée aujourd'hui. L'atmosphère est très-refroidie, du reste, depuis vingt-quatre heures. »

Enfin, il y a quelques jours, on a vu quelques flocons de neige à Paris.

* M. Victor Séjour a lu, le 28 novembre, son drame des *Amours impies*. Des femmes de goût et des hommes distingués assistaient à cette lecture, qui a produit un grand effet. Victor Séjour s'est éloigné de sa manière, pittoresque sans doute, mais un peu violente, pour se rapprocher de la simplicité et de la vérité. Nous l'en félicitons. Il doit la lire prochainement, dit-on, au Théâtre-Français.

* M. de Salinis, archevêque d'Auch, vient d'être appelé, par arrêté de M. le ministre de l'instruction publique et des cultes, à faire partie du conseil académique de Toulouse.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'ODÉON : *Christine, roi de Suède*, comédie en trois actes, en prose, par M. Paul de Musset.

— THÉÂTRE DU GYMNASÉ : *J'enlève ma femme*, vaudeville en un acte, par MM. Anicet-Bourgeois et Decourcelles.

Elle n'est pas sympathique cette figure de Christine de Suède : ce mélange de pédantisme, de philosophie, de faiblesses et de résolutions extrêmes, cette créature

moitié roi et moitié femme n'inspire ni attrait ni intérêt; elle est gauche et roide; elle porte assez mal son sceptre et disgracieusement ses jupons; enfin elle sait s'armer d'un poignard à l'occasion, et alors, de désagréable qu'elle était, elle devient odieuse, et l'ombre de Monaldeschi jette un reflet lugubrement tragique sur sa vie étrange et dégingandée. M. Paul de Musset n'a pas entrepris d'évoquer ce terrible incident des passions de Christine, il n'a même pas songé à peindre Christine; elle lui a seulement été le prétexte de mettre en scène une idée fort juste, à savoir, que le meilleur professeur d'une femme est l'homme auquel elle veut plaire. Christine est jeune, elle est cet être étrange dont nous parlions tout à l'heure : un peu savant, un peu soldat, femme malgré elle et le moins qu'elle peut. Tout à coup apparaît à la cour de Suède un jeune gentilhomme français, le marquis de Mariamé, beau, brillant, chevaleresque, aimable, et voilà cette farouche, cette insensible, frappée au cœur, et subjuguée, et vaincue, sans savoir comment. Alors elle se métamorphose, elle s'humanise, la tigresse se fait colombe, elle appelle à son aide l'art de plaire et toutes ses ressources féminines : les parures, les doux regards, les fins sourires. Hélas ! le tout en vain; le charmant marquis n'y prend garde, il est déjà conquis et subjugué par deux beaux yeux, ceux d'une certaine Lydie, dame d'honneur de la reine, qui... Mais je m'aperçois que je raconte ici la *Reine de seize ans*, peut-être aussi un peu le *Verre d'eau*, c'est toujours une reine qui aime et n'est pas payée de retour; puis une jeune fille qui lui enlève son préféré; et à la fin la reine sacrifie noblement son amour, ne pouvant faire mieux, et Mesham épouse Abigaïl, — non, je me trompe, Mariamé épouse Lydie. Toujours y a-t-il que tout cela prouve que M. Paul de Musset a beaucoup d'esprit, et d'élégance, et de finesse, et qu'il pourra bien une autre fois faire une jolie comédie quand il choisira mieux son sujet. Mademoiselle Ramelli a été trouvée trop féminine pour représenter ce roi Christine, c'est un reproche qui vaut un bel éloge. MM. Armand et Laute tiennent avec distinction les deux autres rôles principaux. La comtesse Lydie est jolie, c'est tout ce qu'on lui demande pour justifier la préférence de Mariamé.

Le Gymnase n'a pas été heureux ces jours passés. Le vaudeville de MM. Anicet-Bourgeois et Decourcelles, *J'enlève ma femme*, exploite un peu brutalement une idée qui eût pu prêter à quelques scènes délicates. Un jeune couple qui a quitté Paris aussitôt après la bénédiction nuptiale pour savourer sa lune de miel dans la douce solitude d'un premier tête-à-tête, se voit en butte par le fait de l'extrême timidité de la jeune épouse aux suppositions étranges d'un aubergiste, qui croit découvrir un enlèvement là où il n'y a qu'une situation d'une légalité irréprochable. De là une succession de quiproquos et de scènes où les équivoques ne sont pas toujours du meilleur goût. Heureusement mademoiselle Delaporte joue ce rôle de jeune femme avec cette ingé-

nuité charmante qui est sa supériorité, et M. Lagrange représente très-agréablement son heureux époux. Ces deux excellents comédiens ont fait réussir cette bluette, qui leur doit certainement d'avoir été déclarée viable.

* Le Théâtre-Français vient de donner du *Tartuffe* plusieurs représentations dont s'est honorablement émue la curiosité publique. Le succès a été très-grand pour Molière et ses classiques interprètes. Geffroy a composé et rend le personnage de l'imposteur avec un goût parfait et une grande sévérité de style. Les autres artistes montrent leurs qualités ordinaires, visiblement surexcitées par l'heureuse tentative de l'Odéon. La question, au reste, n'est nullement vidée par ces représentations parallèles du premier et du second Théâtre-Français. Les deux façons d'interpréter l'œuvre de Molière ne pourraient être bien jugées que si les mêmes artistes la jouaient tantôt dans l'une des deux conditions, et tantôt dans l'autre. Quoi qu'il en soit, en faisant très en gros la part des inégalités et différences individuelles, on peut dire, en attendant mieux, que le *Tartuffe* des Français est de la peinture d'histoire, et que celui de l'Odéon relève du genre historique. C'est surtout dans la tragédie que ces rapports seraient sensibles; on y verrait, avec leurs qualités et leurs défauts, l'école de David et celle de Paul Delaroche.

La Comédie française, au reste, n'a pas donné, depuis une quinzaine, que cette seule marque d'activité: on dirait, si on ne la connaissait pas, qu'émue des observations presque unanimes de la critique, elle a résolu d'y obtempérer. Les ouvrages d'auteurs défunts laissent place dans son répertoire à quelques pièces d'auteurs vivants. *Mademoiselle de Belle-Isle* nous montre, avec Bressant et Maillart, si bien faits pour les rôles de Richelieu et de d'Aubigny, mesdames Augustine et Madeleine Brohan, parées, l'une de son entrain, et l'autre de ses belles grâces. Aussi, à chacune double succès. Le public aime en toutes choses la paire, et cette fois il a raison. Augustine et Madeleine, c'est comme une réunion de perles.

Ce n'est pas tout: le *Pamphlet* est souvent joué, la *Calomnie*, grâce au talent de ses interprètes, est représentée trois fois par semaine devant un public très-nombreux. Enfin, la Comédie française s'est mise depuis quelque temps à donner en lever de rideau des comédies d'auteurs qui passent pour vivants, et dont quelques-uns le sont en effet. A l'invariable et mortelle *Coupe enchantée*, à la dévergondée *Femme juge et partie*, à *Suites d'un bal masqué*, à la vieillotte *Petite ville*, ont succédé le *Bougeoir*, excellent petit acte de M. Clément Caraguel, pris comme tant d'autres à l'Odéon, la *Fin du roman*, et *Une tempête dans un verre d'eau*, de M. Léon Gozlan, la *Famille Poisson* de M. Samson, — celle-là va sans dire, — et enfin le *Bonhomme Jadis* de M. Mürger, qui est le triomphe de Prévost.

Si l'on ajoute ces nouvelles à celles que nous avons données plus haut, et à quelques autres moins importantes que nous sommes forcés d'omettre, on verra que

la scène française, en ce moment, a cela de commun avec le théâtre de M. Scribe, que l'agitation y joue la vie à s'y méprendre.

La comédie de M. Camille Doucet, le *Fruit défendu*, a obtenu un succès très-incontesté; nous en rendrons compte la semaine prochaine.

* Après avoir dirigé pendant neuf ans le théâtre de l'Opéra-Comique, M. Perrin a pris sa retraite volontaire et prématurée.

M. Perrin avait pris possession de son théâtre en 1848, au mois de mai.

Le 24 juillet suivant, il fit débiter madame Ugalde; puis successivement, sans que nous ayons à placer les noms selon l'ordre chronologique des engagements, il produisit mesdames Cabel, Miolan, Lefebvre, Wertheimer, Favel, Duprez, Boulart, Meillet, Decroix, Dupuy, Lhéritier, Henrion, et MM. Battaille, Boulo, Faure, Puget, Coulon, Dufresne, Barbot, Stockhausen, Crosti, Barrielle, Troy, etc.

Il donna, sans ordre de dates, *Il signor Pascarello*, le *Val d'Andorre*, le *Caïd*, les *Monténégrins*, le *Toréador*, la *Saint-Sylvestre*, la *Fée aux roses*, les *Porcherons*, *Giralda*, le *Songe d'une nuit d'été*, le *Moulin des tilleuls*, le *Talisman*, le *Paysan*, la *Chanteuse voilée*, les *Noces de Jeannette*, *Galathée*, la *Dame de pique*, *Bonsoir, monsieur Pantalon*, le *Carillonneur de Bruges*, le *Chien du jardinier*, *Madelon*, le *Château de la Barbe-Bleue*, le *Père Gaillard*, les *Papillottes de M. Benoît*, l'*Ombre d'Argentine*, l'*Étoile du Nord*, *Deucalion et Pyrrha*, *Jenny Bell*, *Marco Spada*, *Manon Lescaut*, les *Saisons*, *Maître Pathelin*, le *Mariage extravagant*, etc., en tout plus de soixante pièces nouvelles, signées Auber, Halévy, Meyerbeer, Ambroise Thomas, Grisar, Adam, Maillart, Limnander, Bazin, Clapisson, Reber, Potier, Massé; puis Duprato, Poise, Deffès, Gastinel, Eugène Gauthier, Besanzoni, E. Boulanger, Cadaux et Varney.

A côté de cette longue nomenclature, qui rappelle plus d'un brillant succès, citons encore la série des reprises: *Fiorella*, le *Calife de Bagdad*, l'*Amant jaloux*, *Joseph*, le *Tableau parlant*, le *Pré aux Clercs*, *Zampa*, *Joconde*, la *Fête du village voisin*, *Jean de Paris*, *Jean-not et Colin*, etc.

L'administration de M. Perrin a été brillante et fructueuse, et il emporte les regrets les plus honorables du public et du personnel de l'Opéra-Comique.

MAXIME TERMONT.

CHOIX DU MUSÉE PHILIPON, album composé de dessins comiques avec texte par les dessinateurs et rédacteurs de l'ancien journal *la Caricature*. Prix particulier, pour les abonnés des *Modes parisiennes* et pour ceux du *Journal pour rire*, 4 fr., rendu franc de port sur tout point de la France.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.